

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 27 MARS 1841.

No. 19.

SOMMAIRE DES MATIERES.

GEORGES, (suite) ; REVUE DES MODES DE PARIS ; LE TRIOMPHE D'UNE FAUSSE NOTE ; L'ENFER EST MORT.

GEORGES.

LE CHATEAU DE ROQUEVILLE

[SUITE.]

M. Thévenet était un homme d'environ cinquante ans. Il avait, comme presque tous les gens de sa profession, un esprit exact, calme, pénétrant et fertile en ressources. Sa réputation de probité était si bien établie, que les paysans normands lui auraient confié leur fortune sans reçu : c'était tout dire. Depuis ses débuts dans le notariat, il faisait les affaires du marquis de Roqueville. Celui-ci, toutes les fois qu'une proposition de vente ou d'achat lui était adressée, disait simplement à son notaire : "Croyez-vous qu'il conviendrait de faire telle chose ?" A quoi M. Thévenet répondait : "Je prendrai des informations, puis, nous verrons," et tout était dit ; le marquis ne s'en occupait plus ; il avait raison, car M. Thévenet connaissait bien le pays et les hommes, deux précieuses qualités pour un notaire, et surtout un notaire qui exerce en Normandie.

—Eh bien ! Thévenet, dit le marquis avec une triste anxiété, où en sommes-nous ?

—J'arrive de Rouen à l'instant même, répondit le notaire ; depuis deux jours je n'ai pas quitté M. Gribet, votre avoué ; nous avons vu les juges, le président, le procureur-général. . .

—Eh bien ! achevez, Thévenet, dit le marquis en s'efforçant d'être calme.

—Eh bien ! M. le marquis, le succès est douteux, très-douteux. . . et je crois, moi, que nous perdrons. . .

L'honnête notaire prononça ces paroles d'une voix plus basse. On sentait combien il lui en coûtait de déclarer de si douloureuses vérités à son client.

A cette terrible déclaration, le marquis passa une main sur son visage comme pour dissimuler la pâleur qui lui montait au front. Thérèse et son fils vinrent près de lui, et dirent ensemble :—

Mon père ! mon bon oncle ! du courage, tout n'est pas encore désespéré !

Le notaire laissa passer ce premier mouvement d'inquiétude et d'abattement, puis il reprit :— J'ai vu aussi les messieurs de Roqueville-Bearn.

—Ah ! dit le marquis d'une voix amère, ils ont le cœur plein d'espoir, eux ! ils marchent le front haut.

—Au contraire, ils ont peur, répondit M. Thévenet avec un demi sourire ; maître Gribet et moi nous les avons tenus en conférence pendant trois heures.—Il entend bien les affaires, ce Gribet ! dit le notaire, comme se parlant à lui-même, tandis que les trois personnes réunies autour de lui le regardaient dans une attente pleine d'anxiété.—Oui, reprit-il, les messieurs de Roqueville-Bearn ont peur ; et la preuve, c'est qu'ils songent à un arrangement.

—Un arrangement ! interrompit le marquis, est-il de possible entre nous ? Non, Thévenet, non.

—Celui qu'on vous propose, M. le marquis, ne va pas à moins qu'à vous laisser toute votre fortune.

Que voulez-vous dire, Thévenet ? interrompit le marquis avec un profond étonnement. Par quel moyen ?

—Ceci regarde surtout M. le comte, dit gravement le notaire en se tournant vers Georges ; et avant de m'expliquer, je dois lui remettre d'abord sous les yeux toutes les circonstances de ce désastreux procès. Mme la comtesse de la Salle, arrière-cousine de M. le marquis de Roqueville, est morte le 8 juillet 18. . . , laissant une succession évaluée à plus d'un million, M. le marquis était son héritier de droit, et il entra en possession sans contestation ni obstacle. On s'y attendait ; il était le plus proche parent de Mme de la Salle. Il y avait peut-être une autre raison aussi concluante ; il l'avait soignée et supportée pendant dix ans ! Celle-là n'a pas grande valeur aux yeux de la loi, mais elle compte dans l'opinion publique.

M. le marquis succéda donc. Il y a vingt-six ans de cela ; vous étiez à peine né, Monsieur le comte. Les Roqueville-Bearn, vos cousins, issus de germains, crièrent bien un peu ; non pas

qu' alors comme aujourd'hui, ils prétendissent à la totalité de la succession ; mais ils avaient espéré un legs. Leurs affaires étaient fort embrouillées, elles l'ont toujours été, et ils comptaient tellement sur un legs de la défunte, qu'ils en avaient déjà fait emploi par anticipation ; ils avaient emprunté sur la succession de Mme de la Salle. Quand ils se virent déçus dans leur espoir, ils prétendirent qu'il devait y avoir un testament, qu'une si bonne parente ne pouvait avoir oublié leurs soins, leurs attentions. En effet, ils lui écrivaient au jour de l'an, et l'avaient une fois invitée à passer quelque temps chez eux, ce qu'elle n'avait pas accepté. On chercha, on ne trouva rien ; personne ne s'attendait à trouver quelque chose, pas même M. Roqueville-Bearn, j'en suis sûr. M. le marquis entra donc en jouissance de cette fortune, qui, depuis vingt-cinq ans, n'a pas déperî entre ses mains. Nous avons acheté, vendu à propos, fait de bonnes affaires. Les Roqueville-Bearn n'en pouvaient pas dire autant ; ils vendaient bien, eux aussi, mais ils n'achetaient jamais. M. de Roqueville-Bearn père jouait, M. son fils jouait ; je crois, Dieu me pardonne, que Mme de Roqueville-Bearn jouait aussi ; ils chassaient, buvaient, fumaient, que sais-je ? Enfin, ils menaient une vie qui ne pouvait pas durer. Ils vécurent long-temps ainsi, mangeant les récoltes en herbe, puis les terres, puis tout ce dont il y avait moyen de faire argent. Après, ils vécurent sur le crédit que leur avait laissé leur fortune passée et le nom de Roqueville. Enfin, il ne leur resta plus rien sous le soleil qu'un château en ruines, dont la vente doit avoir à peine couvert les frais d'expropriation, et des chiens de chasse qui mouraient de faim. Alors, ils écrivirent à M. votre père.

—J'ai vu la lettre, dit Georges avec un froid mépris.

—Eh bien ! ils demandaient l'aumône, oui l'aumône ; car comment auraient-ils jamais pu rendre l'argent qu'ils empruntaient ? La lettre était fort humble ; ils réclamaient les secours d'un bon parent qu'ils avaient toujours aimé, estimé, etc., etc. M. le marquis se laissa toucher. Nous répondîmes, c'est-à-dire M. le marquis répondit qu'il était très-sensible à leur situation ; qu'il voulait bien venir à leurs secours, non pas en leur donnant de l'argent, mais en leur offrant un asile convenable. L'asile venait à point : on vendait le château le lendemain du jour où ils reçurent cette lettre. M. le marquis leur abandonna la maison que Mme de la Salle avait à Neufchâtel, celle où elle vivait avant de venir s'établir chez monsieur votre père, et où elle n'était retournée que pour deux ou trois jours, en de rares occasions. Le mobilier était fort convenable ; c'est moi qui l'ai fait mettre en ordre

pour recevoir les Roqueville-Bearn ; ils eurent du moins un abri. Je disputai à leurs créanciers et aux gens d'affaires quelques petites sommes que je leur remis peu à peu. Ils s'arrangèrent le mieux possible, firent leurs remerciements et restèrent tranquilles un mois.

Au bout de ce temps, une nouvelle inouïe se répandit tout-à-coup. On annonça que les Roqueville-Bearn allaient redevenir riches, qu'ils paieraient leurs dettes et feraient plus grande figure que jamais. Leurs créanciers se réjouissaient. Pourtant tous ces bruits étaient vagues encore, et l'on ne disait pas comment les Roqueville-Bearn avaient refait leur fortune. Je crus, pour ma part, qu'ils s'imaginaient avoir trouvé le moyen de faire sauter la banque en jouant à la roulette. Malheureusement ce n'était pas cela. Le 15 mai dernier, M. de Roqueville-Bearn nous fit signifier copie d'un testament daté du 24 mars 18.., et signé Marie-Victoire-Louise de la Salle, veuve de Henri-Joseph comte de la Salle, lequel testament instituait les Roqueville-Bearn héritiers et légataires universels pour tous les biens, meubles et immeubles, composant la succession d'icelle. Leurs conclusions tendaient à ce que M. le marquis fût tenu de restituer ce qu'il détenait illégitimement, avec les revenus, rentes et arrérages de rentes perçus par lui depuis qu'il avait été mis en possession de la dite succession. Ce testament, disaient-ils, avait été trouvé par eux au fond d'un chiffonnier, dans la chambre même qu'occupait Mme de la Salle.

Nous demandâmes à voir l'original de ce prétendu testament ; je dois le dire, il était parfaitement en règle ; mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il a été fabriqué par les Roqueville-Bearn. Le procès s'engagea, l'affaire fut jugée en première instance le 16 juillet dernier, et nous perdîmes. M. le marquis en a appelé ; la cause vient devant la cour royale de Rouen dans dix jours, et si nous sommes condamnés, il faudra tout restituer. Voilà notre position, M. le comte.

—Celle des Roqueville-Bearn est meilleure, dit Georges atterré, et je ne conçois pas quelles propositions....

—Ils ont peur, vous dis-je, M. le comte, et c'est la meilleure preuve peut-être de leur mauvaise foi et de la fraude qui est près de vous ruiner entièrement. Ils savent que l'opinion publique est contre eux, et, bien qu'ils n'aient pas grand souci de scandale, ils aimeraient autant s'éviter l'affront d'avoir gagné devant les tribunaux et perdu devant le monde, qui les couvrirait de son mépris. Ils ont donc songé à un arrangement ; le testament serait détruit ; M. le marquis garderait les immeubles, et généralement toute la succession ; mais il donnerait aux Roqueville-Bearn, de la main à la main, la somme de

deux cent mille francs. Ce n'est pas exorbitant de leur part, et vous n'en auriez pas eu si bon marché s'ils n'avaient derrière eux la cohorte de leurs créanciers qu'ils comptent frustrer par ce moyen.

—C'est infâme ! dit le marquis ; mais les Roqueville-Bearn n'ont jamais agi autrement. Dans quelle boue est tombé ce beau nom ! Thévenet, ils auront les deux cent mille francs, et encore une pension de six mille francs en sus, s'ils veulent quitter pour toujours le pays.

—Ah ! M. Thévenet, nous acceptons ! nous sommes trop heureux d'accepter, s'écria Georges. Quoi ! tous ces soucis peuvent finir ! Mais j'aurais donné volontiers bien plus que ce qu'on nous demande ; j'aurais donné la moitié de notre fortune pour éviter à mon père toutes ces angoisses.

—Mais il y a encore une condition, reprit le notaire en secouant la tête, et baissant la voix comme si la proposition qu'il allait faire lui causait un pénible embarras. M. le comte, c'est vous surtout qu'elle regarde ; pour cimenter la paix et l'union des deux familles, pour contondre à jamais leurs intérêts, M. de Roqueville-Bearn vous offre sa fille, Mlle Alice, en mariage.

—A moi ! s'écria Georges, en se levant avec un mouvement d'indignation, à moi ! oh ! il n'aurait pas osé me le dire en face !

—Oui, reprit le notaire, voilà l'arrangement que les Roqueville vous proposent ; j'ai dû vous en faire part.

Le marquis avait laissé retomber son front sur ses mains jointes avec une sourde exclamation ; Georges se rapprocha de lui et dit d'une voix plus tranquille :—Pardon ! mon père, ce n'était pas à moi, c'était à vous de répondre ; dites, que voulez vous que je fasse ?

—Oh ! mon enfant, mon cher enfant, tu me sacrifierais jusqu'à des répugnances si honorables, jusqu'aux scrupules de ton honneur ! s'écria le vieillard.

—Oui, mon père, en fait de devoir et d'honneur, je dois vous croire plus que moi-même, et si vous l'ordonniez, ce mariage se ferait.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le père et le fils se regardèrent les larmes aux yeux, les mains unies et serrées. Alors le notaire, dominé par la crainte de perdre ce funeste procès, reprit en hochant la tête :—Les Roqueville-Bearn, ont une triste réputation, j'en conviens ; mais nous vivons dans un temps où tout s'oublie. D'ailleurs, les fautes sont personnelles, Et Mlle Alice de Roqueville-Bearn est, dit-on, une charmante personne. Dans le premier moment, cette proposition de mariage a bouleversé

toutes mes idées, puis j'ai réfléchi.... Il faut réfléchir aussi là-dessus, M. le comte.

—C'est mon père qui décidera de tout, répondit Georges avec tranquillité.

Le marquis se leva.

—Thévenet, dit-il avec une dignité calme, je refuse pour mon fils. Allez dire aux Roqueville-Bearn que j'aime mieux voir s'accomplir notre ruine que notre déshonneur !

II.

UNE AMIE.

Quand le notaire fut parti, Georges, qui l'avait reconduit jusqu'à la porte, revint vers le marquis et dit doucement :

—Ce qui m'afflige profondément pour vous, mon père, c'est l'attente, l'attente presque sans espoir. Quand tout sera fini, eh bien ! vous aurez du courage.

—Oui, mon fils, je me résignerai à ma ruine ; mais non pas à la tienné, répondit-il douloureusement ; moi, je ne puis pas être malheureux de ce changement de fortune, à mon âge, on n'a plus besoin de luxe, de plaisirs ; je me trouverai toujours bien entre toi et Thérèse, notre bonne Thérèse.

A ces mots, il serra contre sa poitrine les mains réunies de son fils et de sa nièce ; puis il reprit d'une voix moins émue : allons, soyons calmes ; retire-toi, Georges, va, mon ami, tâche d'avoir une bonne nuit. Moi je sens que je dormirai. Demain s'il fait beau et que Lara soit guéri, nous sortirons un peu ; il y aura du gibier. Bon soir, Thérèse, allez vous reposer aussi ; nos chagrins vous font bien du mal.

—Oui, bon soir, mon père, à demain, dit Georges, d'un air presque heureux, tandis que Thérèse embrassait silencieusement le marquis.

Il sortirent ensemble et traversèrent sans se rien dire la longue file d'appartements qui précédait la chambre à coucher du marquis. En passant dans le salon, Georges leva les yeux sur le portrait d'une femme jeune encore et dont le doux visage semblait se pencher vers lui et sourire avec mélancolie ; il soupira profondément et murmura :—Ma mère ! oh ! elle est morte à temps.

—Georges, vous ne me quittez pas encore dit Thérèse, en le faisant entrer dans sa chambre ; vous avez besoin de me parler...

—Oh ! oui ; car je suis bien malheureux, s'écria-t-il en cachant son visage dans ses mains ! mon père ! si vous saviez, Thérèse, ce que je souffre pour lui ! ce n'est que d'aujourd'hui, que de ce soir, que j'ai vu nettement notre position...

jusqu'ici, je ne sais, il me semblait qu'il y avait en ce monde une justice, qu'il y avait au ciel une Providence, et que nous ne pouvions pas être dépourvus !... A présent la confiance et l'espoir m'abandonnent ; je ne vois plus devant nous qu'un abîme de misère... je n'aurais pas peur si je devais y tomber seul ; mais mon père, mais vous, Thérèse !

—J'ai été éprouvée par de plus cruels revers, dit-elle, avec une calme résignation ; Georges, quand la conscience est tranquille, quand on peut marcher le front levé, on n'est jamais entièrement malheureux.

Georges secoua la tête, et dit en la regardant tristement :—Pourtant, vous avez bien souffert, vous !

—Il est vrai, mais dans les plus cruels moments de douleur et d'abandon, je ressentais encore des consolations intimes et puissantes. J'ai été bien malheureuse, mais je n'ai jamais désespéré de la bonté de Dieu et de mes propres forces.

—Oui, je le sais, vous avez plus d'énergie, plus de courage que moi, Thérèse ; oh ! que je suis faible et malheureux en ce moment !... Hélas ! jusqu'ici la vie avait été si belle et si douce ! et mon père, j'étais si glorieuse de sa vieillesse heureuse, paisible, honorée, et qui avait encore un si long avenir !... Ses chagrins l'ont déjà bien abattu et peut-être...

A ces mots, il cacha son visage dans son mouchoir, et fondit en larmes.

—Oui, pleurez, pleurez, mon pauvre enfant, dit Thérèse en lui prenant la main, ceci est votre première peine, elle vous accable.

—Ma première peine, non ! dit Georges, en regardant Thérèse, j'en eus une autre ; vous m'en avez guéri.

—Pourquoi rappeler cela ? interrompit-elle avec une douce sévérité ; le seul souvenir de cette folie m'afflige. Mon cher enfant, n'en parlons jamais.

—Je vous obéirai, mon amie, ma seconde mère, dit George avec un tendre respect ; mais laissez-moi vous dire que vous êtes toujours la femme que j'aime le mieux au monde.

—Je le sais, répondit-elle gravement, je le sais, mon enfant ; mais un jour viendra, je l'espère, où vous en aimerez davantage une autre, celle qui deviendra la vôtre...

—Hélas ! dit-il avec un triste sourire, qui m'époussera maintenant ?... je serai pauvre ! Il me semble que si je rencontrais une jeune fille belle, riche, de grande famille, si j'avais le malheur de l'aimer, je n'oserais jamais le lui dire de crainte qu'on me soupçonnât de quelques calculs...

—Vous ! interrompit Thérèse, vous qui venez de consentir à votre ruine entière, en refusant la main de Mlle de Roqueville-Bearn ! Oh ! non ! personne ne vous soupçonnera jamais d'épouser une femme pour sa fortune ! Allons, Georges, du courage ! Vous avez encore des chances de bonheur.

Elle le consola doucement ainsi, tantôt cherchant à le distraire de sa triste préoccupation, tantôt excitant sa fermeté et son courage contre un malheur prévu et peut-être inévitable ; pourtant elle-même avait l'âme navrée ; une nouvelle tempête la jetait hors du port, où elle était venue de nuee de si loin et après tant de vicissitudes chercher un asile.

Thérèse était la fille unique du frère aîné de Mme de Roqueville ; dès sa première enfance, elle fut séparée de son père, qui avait émigré en Angleterre. Une de ses parentes, retirée dans ses terres au fond de la Bretagne, la prit chez elle et lui servit de mère ; la sienne était morte en la mettant au monde. Mais dans ces temps de troubles et de persécutions, aucun asile n'était sûr ; cette parente, une vieille femme qui vivait retirée du monde, ne sachant presque rien de ce qui s'y passait, fut conduite dans les prisons de Nantes, paya de sa tête l'honneur de porter un grand nom. Des personnes charitables recueillirent Thérèse et la confièrent à un ancien domestique de la famille, qui devait la conduire à son père ; mais cet homme, après avoir mené l'enfant à Londres, n'y trouva pas son maître. Les communications entre les deux pays étaient difficiles, l'argent manquait peut-être ; au bout de quelque mois, le domestique mourut dans un hôpital, laissant Thérèse seule au monde. La pauvre enfant fut élevée dans une maison de bienfaisance, avec quelques centaines d'autres enfants abandonnés, misérables comme elle. Sans doute elle dut à cette première éducation la résignation, la patience, les humbles vertus dont toute sa vie donna l'exemple.

Elle avait près de quinze ans, lorsqu'un hasard presque miraculeux lui rendit tout-à-coup son nom, sa fortune, sa famille ; elle fut retrouvée par son père, qui avait passé aux Etats-Unis et fait une grande fortune. La jeune fille, accoutumée aux privations, à la vie dure et laborieuse d'un hospice, devint subitement une riche héritière ; on l'entoura de soins, d'hommages, de flatteuses, et son père n'eut que le choix entre vingt partis, tous fort dignes d'elle. Thérèse ne fut point éblouie par sa nouvelle fortune ; elle resta simple, douce, modeste, soumise jusqu'à toute abnégation de sa volonté. Son éducation avait été nulle ; elle passait généralement pour une sotte, mais on admirait sa rare beauté, et elle pouvait espérer qu'on ne l'épousserait pas unique-

nant pour sa dot. Elle n'avait de préférence pour personne ; ce fut son père qui choisit pour elle ; il la donna à un Anglais, sir Harry Neal, le plus bel homme eut-être des trois royaumes.

Thérèse avait alors dix-sept ans, elle avait encore la timidité, la naïve candeur d'un enfant ; mais son cœur était avide déjà d'affections vives, d'émotions nouvelles, et elle aimait passionnément son mari. Il ne s'y attendait pas, et il en fut médiocrement heureux : Sir Harry Neal avait une de ces organisations inquiètes auxquelles les satisfactions ordinaires ne suffisent pas ; au bout d'un an de mariage, il périssait d'ennui dans son bonheur. Peu à peu il recommença sa vie de jeune homme, une vie fort dissipée. Sur ces entre-faites Thérèse eut le malheur de perdre son père. Alors sir Harry Neal ne se donna plus la peine de dissimuler son retour à d'anciennes habitudes et il fit des folies que sa femme ne put ignorer longtemps. Elle aimait son mari avec tendresse, avec toutes les illusions d'un cœur ardent et sans expérience, tant qu'il avait pris la peine de la tromper, — et il aurait dû la tromper toujours ; c'était chose si facile ! — elle avait été heureuse ; mais quand il se laissa voir tel qu'il était, quand il ne lui cacha plus ses sentiments ni sa conduite, elle tomba dans un sombre abattement, dans une douleur morne et que rien ne pouvait consoler. Toutes ses croyances étaient perdues, celui qu'elle aimait avec une passion si dévouée, si soumise et si forte, l'avait trompée, trahie, abandonnée. Elle dévora sa douleur, elle ne se permit aucune plainte et vécut seule, loin du monde que son mari remplissait du scandale de ses passions et de ses aventures.

Au bout de dix ans d'une telle vie, Thérèse était calme, consolée ; elle avait retrouvé dans l'étude, dans les tranquilles habitudes de la campagne une sorte de bonheur. Quant à sir Harry, il était entièrement à bout de sa fortune, de sa jeunesse et de sa santé. Un jour il vint retrouver sa femme. Elle eut peine à le reconnaître : ce n'était plus le beau Harry Neal, l'élégant cavalier, le brillant seigneur tant aimé, tant envié du monde fashionable, c'était un vieillard, triste, fantaisique et presque toujours malade. Thérèse avait gardé de son mari un souvenir d'abord douloureux ; puis cette première impression s'était affaiblie ; elle aimait à se rappeler le tems d'ivresse et d'illusion où elle avait cru à l'amour, à un si long avenir de bonheur. En revoyant sir Harry elle eut un affreux serrement de cœur ; cette image du passé venait de s'évanouir ; celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle regrettait peut-être encore, n'existait plus ; il ne restait qu'un homme que son cœur n'avait pas reconnu.

La maladie, les soucis d'une fortune embarrass-

sée, avaient changé entièrement l'humeur de sir Harry Neal ; il était sombre, emporté, plein d'insupportables caprices. Thérèse le souffrit et le soigna avec une patience qui ne se démentit pas un seul instant. On eût dit que cette douceur, cette égalité de caractère irritaient sir Harry, il devint d'autant plus irascible, que sa femme était plus soumise. Ces violences sans motifs, sans excuse, achevèrent de détruire sa santé et causèrent sa fin. Un jour qu'on avait ouvert par mégarde une fenêtre qu'il venait de faire fermer à grands cris, on fut fort étonné de ne pas l'entendre s'emporter comme à l'ordinaire ; Thérèse se rapprocha de lui inquiète ; il était mort, mort de colère et d'une maladie au cœur. Thérèse se retrouva seule encore et avec de nouveaux soucis ; elle avait laissé à son mari l'administration de sa fortune et il l'avait à peu près dissipée avec la sienne. Mme Neal recueillit ces débris et vint se retirer en France, chez sa tante, la marquise de Roqueville. Elle était encore fort jolie, son grand deuil de veuve allait bien avec son teint d'une fraîcheur pâle et avec ses cheveux blancs. Dans le pays on la surnomme la belle Anglaise.

La pauvre femme trouva chez les Roqueville ce qui lui avait toujours manqué, une famille ; le marquis et sa femme eurent bientôt pour elle la plus tendre amitié, et elle s'attacha à eux de toutes les forces d'un cœur aimant, dont toutes les affections avaient été longtemps refoulées. Georges avait alors dix-huit ans ; ce n'était plus un enfant, ce n'était pas encore un homme. Sa taille déjà haute, mais frêle : le léger duvet qui commençait à ombrager sa lèvre, annonçait à peine la fin de son adolescence, et il avait encore la naïve franchise, l'étourderie, la pétulance et la timidité d'un écolier.

Mme Neal éprouvait toujours à sa vue une émotion douce et pénible à la fois ; il ressemblait à sir Harry Neal, et elle se disait qu'elle eût été bien heureuse, s'il lui eût laissé un tel fils. D'abord, il osait à peine lui parler ; il la regardait à la dérobée ; il semblait mal à l'aise avec elle ; mais elle s'occupait tant de lui, qu'il finit par s'approcher. La tendresse presque maternelle qu'elle éprouvait pour lui s'exprimait par mille petits soins ; elle l'appelait ordinairement mon enfant et souvent la marquise de Roqueville disait en pressant son fils : — Mon Georges, maintenant tu es deux mères !

Cependant George devint presque tout-à-coup sérieux et taciturne ; il passait des journées entières dans les bois, sous prétexte de chasser, et il était avéré que souvent il ne déchargeait pas une seule fois son fusil. Il avait toujours un air étrange de préoccupation et d'embarras. Une parole insignifiante le faisait changer de couleur ; il fuyait

tout le monde. et Mme Neal elle-même. Souvent la marquise disait avec inquiétude : — Mon Dieu ! il se passe quelque chose dans l'esprit de cet enfant ! Il maigrit, il est pâle, il a l'air malheureux.

Le marquis essaya d'interroger son fils ; mais il n'en obtint que des réponses vagues, embarrassées, et à travers lesquelles il ne put rien deviner.

Un matin, Mme Neal descendit de bonne heure dans cette partie des jardins qu'on appelait le preau de M. le marquis ; Georges y était déjà assis sur un banc, à l'ombre d'une treille ; il avait les mains jointes sur ses genoux ; son corps était penché dans l'attitude d'un douloureux affaissement, et de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues. Thérèse s'approcha sans bruit, et dit, en le touchant doucement à l'épaule : — Et bien mon enfant, qu'est-ce que vous faites donc là ?

A cette voix, à ce geste, il se leva pâle, tremblant, et fit un pas comme pour s'enfuir ; mais Thérèse le retint avec une sorte d'autorité, et dit, en le faisant asseoir sur le banc, à côté d'elle : — Georges, il faut que je vous parle ; voyons, ne voulez-vous pas rester là un moment avec moi !

Il ne répondit que par un signe de tête affirmatif, et recula jusqu'à l'extrémité du banc.

— Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc depuis tantôt deux mois ? reprit Thérèse, d'une voix encore plus douce. Mon cher enfant, vous nous affligez tous. Pourquoi êtes-vous ainsi triste et préoccupé ? Vous pouvez bien me le dire, à moi !

Il secoua vivement la tête, et baissa la vue, comme s'il eût craint de rencontrer les regards de Mme Neal.

— Comment ! vous n'avez pas confiance en moi, mon cher George ? continua-t-elle ; vous savez pourtant combien je vous aime, combien tout ce qui vous touche me préoccupe. Si vous avez des chagrins, il faut me les dire, et nous aviserons ensemble aux moyens d'y remédier. Voyons, mon ami, pourquoi pleuriez-vous tantôt ?

— C'est que je souffre, répondit-il avec effort.

— Je le vois bien que vous souffrez, Georges ; mais c'est la cause de cette souffrance qu'il faut vous en dire ; si vous persistez à vous taire, je croirai que vous n'avez pour moi ni pitié, ni confiance, non....

— Oh ! que vous me faites mal ! s'écria-t-il tout éperdu et en se cachant le visage, si vous saviez !

— Allons, méchant enfant, parlez, dit-elle, inquiète.

— Eh bien ! reprit-il d'une voix brève, je suis

malheureux, je me meurs de chagrin, de désespoir, parce que j'aime une femme....

— Ah ! dit Thérèse, étourdie de cet aveu, mais ceci n'est pas un malheur sans espoir, mon enfant ; je ne vois pas pourquoi vous m'en avez fait un mystère. Et tout d'abord vous allez me dire qui vous aimez ?

— Oh ! non ! murmura-t-il.

— J'essaierai de le deviner, reprit Thérèse en souriant ; il est venu beaucoup de jolies personnes au château cet été. D'abord Mlle d'Arblay ; elle est charmante....

— Oui ; mais quand je l'invitais à danser, elle avait toujours quelqu'engagement avec ce grand M. Alfred.

— Ah ! vous aviez remarqué cela Georges ? Alors c'est peut-être Mlle Nathalie de Charlevaux ; elle ne vous a pas refusé une seule contredanse, et c'est une fort belle personne.

— Oui, elle est de mon âge, nous avons été, pour ainsi dire, élevés ensemble ; je l'aime de toute mon âme, comme une bonne sœur : mais de l'amour ! je n'en ai point pour elle.... Est-ce que le cœur me bat quand je la vois ? Est-ce que je serai jaloux de l'homme qui l'épousera ? Oh ! non ! non ! je suis content quand elle vient ici ; mais je n'éprouve pas cette émotion, ce frisson de crainte et de bonheur, que me donne la présence d'une autre femme, la seule vue de son ombre.... Celle-là est si belle, je l'aime tant, que je donnerais ma vie pour me prosterner une fois à ses genoux, pour lui dire tout ce que je résens là d'adoration.... Et si après, elle me regardait sans colère, si elle me plaignait, je mourrais content !... Oh ! ne m'écoutez pas, ajouta-t-il en voyant les grands yeux mélancoliques de Thérèse se lever sur lui avec une expression de douloureuse pitié, je ne sais ce que je dis, je suis un fou !

— Oui, mon pauvre Georges, vous êtes fou, dit-elle tristement ; mais j'espère que cela passera ! Je commence à comprendre vos réticences. Vous n'osez avouer le nom de celle qui vous a inspiré cette passion insensée, parce que, malgré votre folie, vous en rougiriez peut-être... Oh ! Georges serait-il possible !

— Je ne vous comprends pas, dit-il, étonné.

— Georges, j'ai remarqué quelque chose, moi aussi ; vous sortez tous les jours pour chasser, et vous ne tirez pas un seul coup de fusil. Au lieu de chercher le gibier dans les bois, vous entrez chez Antoine, le garde-chasse, et vous passez des heures entières avec sa fille Suzanne...

— Et vous pourriez croire !... Oh ! non, non ! interrompit violemment Georges ; je vais la voir, parce qu'elle a été votre femme-de-chambre pendant un mois, et qu'elle me parle de vous !

—De moi ! s'écria Thérèse avec un grand étonnement, et frappée d'un cruel soupçon.

Georges vit qu'elle le devinait, et il reprit d'une voix brisée.—Eh bien ! oui c'est vous que j'aime !... Ayez pitié de moi, mon Dieu ! vous m'avez forcé à vous le dire !

Thérèse avait changé de couleur, et se taisait atterré. Georges s'était levé et restait tremblant devant elle. Il y eut un silence ; puis Mme Neal dit d'une voix douce et grave :

—Asseyez-vous là près de moi. Georges, et laissez-moi vous parler. Ce que vous venez de me dire est une si étrange folie, qu'il m'est presque impossible d'y croire ! Mais ne savez-vous pas que je pourrais être votre mère ? Vous avez dix-huit ans, j'en ai trente-cinq. Quand vous êtes né j'étais déjà mariée à sir Harry Neal. Vous ne pensez pas que je partage jamais votre passion, que je lie à votre jeunesse pleine d'espoir, d'avenir, ma vie déjà sur son déclin, et brisée par tant de tourmentes. Georges, nous allons travailler ensemble à vous guérir ; personne au monde ne connaîtra ce fatal amour ; il le faut pour vous, pour moi.

—Je le sais, Madame, répondit-il, et vous voyez que j'ai su le cacher

—Vous partirez Georges...

—Oh ! mon Dieu ! vous voulez m'éloigner de vous ! interrompit-il consterné.

—J'espère que ce ne sera pas pour longtemps. S'il le faut, Georges, si vous voulez rester, je m'éloignerai moi-même. Oui, votre amour me chasserait de cette maison où je vis enfin tranquille, heureuse, entourée de douces affections. Vous m'ôteriez tout le bonheur que je puis avoir en ce monde. Vous me condamneriez à cette vie isolée que j'ai menée pendant toute ma triste jeunesse... Georges, vous le voyez, mon avenir dépend de vous.

—Je partirai, répondit-il en se levant et sans la regarder, je demanderai à mon père de m'envoyer pour six mois dans un des grands collèges de Paris ; cela terminera bien mon éducation.

—Bien ! mon enfant, dit Thérèse ; je n'aurais peut-être pas osé vous le proposer.

—Vous serez heureuse, et vous me garderez un bon souvenir, reprit-elle d'une voix émue.

—Oui, mon enfant, mon cher fils, dit-elle en pleurant, je consolerai votre mère de votre absence, et, j'en suis sûre, vous nous reviendrez bientôt.

Deux jours après, Georges partit pour Paris, il y resta six mois ; c'était plus de temps qu'il ne fallait pour le guérir de son amour. Pourtant, quand il revint à Roqueville, il ne revit pas Mme Neal sans une vive émotion ; mais elle mit tant

de soin à le distraire, elle lui fit si continuellement sentir les années qu'il y avait entre eux, elle lui témoigna une tendresse si maternelle, que cette première impression s'effaça promptement. Georges n'éprouva plus pour elle qu'une amitié vive, profonde, et il s'habitua à la regarder comme une seconde mère.

Cette famille vivait unie, heureuse dans les calmes habitudes qu'elle s'était créées, lorsque des malheurs inattendus la frappèrent coup sur coup. Mme de Roqueville mourut jeune encore ; puis vint ce fatal procès qui mettait en question la fortune, toute l'existence des Roqueville.

Georges acheva près de Mme Neal cette triste soirée ; elle parvint à le calmer et à lui rendre quelque espoir ; mais elle-même n'en avait plus depuis qu'elle avait entendu M. Thévenet proposer comme dernière ressource un arrangement avec les Roqueville-Bearn.

Quand George l'eut quittée, elle se prit à pleurer et dit avec une profonde douleur : « Quel revers de fortune ! les Roqueville chassés de leur maison ! Sans ressources, sans asile ! Mon Dieu ! du moins je serai là pour les suivre ! »

III.

L'ADIEU D'UN FILS.

Quelques jours plus tard, vers midi, il n'y avait pas plus de bruit et de mouvement au château de Roqueville que pendant cette triste soirée où M. Thévenet était venu apporter de si mauvaises nouvelles. Une neige épaisse était tombée toute la nuit et couvrait comme un immense lin-ciel les prairies, les bois et les lointains horizons, sur lesquels se découpaient les silhouettes noires de quelques clochers. Des nuées de corbeaux rasaient la neige de leurs ailes sombres, et s'élevaient ensuite dans l'air, en faisant entendre leur cri uniforme et glapissant ; de temps en temps, quelques coups de fusil retentissaient dans la forêt, et, selon la direction du vent, on entendait au loin le tintement d'une cloche fêlée, ou les coups sourds et pressés de la cognée de quelque pauvre bûcheron.

Malgré ce temps âpre et glacé, la famille de Roqueville était réunie dans un petit pavillon, au bout de l'avenue ; la fenêtre qui donnait sur le chemin était ouverte, et de moment en moment le visage impatient et inquiet de George se montrait dans le grand cadre noir que formait le châssis. Mme Neal et le marquis de Roqueville étaient assis près du feu et gardaient une triste silence. Ce jour-là encore ils attendaient M. Thévenet, ils attendaient l'arrêt qui devait décider de leur sort, de leur fortune entière. Le marquis semblait en être arrivé à une apathique résignation ; le front baissé, le regard vague, il

avait l'air fort occupé d'arranger les menues branches qui flambaient dans la cheminée, et il reconstruisait avec une singulière patience ces échafaudages que dévorait incessamment l'action du feu. Thérèse comprenait bien cependant cette tranquillité et ce silence; elle devinait l'affreuse préoccupation qui dévorait le marquis, mai. Il n'osait essayer de l'en distraire; son regard inquiet suivait tous les mouvements de Georges, et elle disait dans son cœur :—Mon Dieu! quelle agonie!... faites qu'elle finisse bientôt! quoi qu'il arrive, nous ne saurions être plus malheureux!...

Enfin le galop d'un cheval frappa sourdement la neige; Georges courut à la fenêtre.

—C'est M. Thévenet! dit-il.

Le marquis et Mme Neal s'étaient levés. Georges alla seul au-devant du notaire; une minute après ils reutèrent ensemble. Personne ne parla; au bout d'un moment le marquis se rassit, et dit d'une voix calme :—Eh bien! c'est fini, Thévenet, nous avons perdu; je m'y attendais....

Georges et Thérèse se jetèrent dans ses bras; il y eut un moment d'effusion, presque de soulagement; tous trois semblaient ressentir une sorte de joie d'être enfin délivrés de cette horrible attente; M. Thévenet seul était consterné. Quand ce premier mouvement fut passé, le marquis dit, en retenant près de lui Thérèse et son fils :—Je croyais que ce coup me serait plus rude; à présent que tout est fini, je sens que je suis résigné. Thévenet, je veux partir dès aujourd'hui; chaque minute que je passerai désormais dans cette maison, où j'ai si long-temps vécu heureux, où j'espérais mourir, me sera comme un siècle d'angoisses. Je ne veux rien emporter, rien que les effets à mon usage. Thévenet, vous surveillerez tout cela; vous finirez tout ici.

—Monsieur le marquis, je suis venu pour recevoir vos ordres et me mettre entièrement à votre disposition, répondit le notaire en essayant une grosse larme, la première qu'il eût versée en présence d'un client.

—Mon cher Thévenet! s'écria le marquis en lui tendant la main.

—Mon père, partons sur-le-champ, dit Georges.

—J'espère que vous me ferez l'honneur de venir descendre chez moi, reprit le notaire; nous pourrons ainsi régler commodément bien des affaires.

—Oui, Thévenet; j'accepte pour quelques jours, le temps de chercher une petite maison bien modeste.

—Tout le temps qu'il vous plaira, Monsieur le marquis. Il ne faut pas trop s'effrayer; j'ai tout calculé, et je crois qu'il restera quelque chose.

—Pas grand'chose, Thévenet: peut-être une vingtaine de mille francs.

—Oui, à peu près cela.

—Davantage, dit alors Thérèse; vous oblirez mon bon oncle, que j'ai encore une petite for- tune, les débris de mon naufrage, environ trois mille francs de rente, quatre mille francs en tout. Mais nous ne serons pas pauvres; il y a beau- coup d'honnêtes gens qui vivent avec cela. Quand je vous disais que nous pouvions encore être heureux! M. Thévenet, il faut emmener mon oncle, nous allons descendre chez vous, et de là nous aviserons...—

—Oui! oui! allons-nous en! s'écria le marquis; Georges, demande la voiture. Je partirai d'ici. Je ne veux pas rentrer au château. Il ne nous appartient plus. Je ne veux pas revoir tout ce qu'il faudrait quitter bientôt, ma chambre, le jardin où nous nous sommes si souvent promenés; maintenant on ne l'appellera plus le préau de M. le marquis! Georges, et nos domestiques, il faudra les congédier; pauvres gens, je ne veux pas non plus recevoir leurs adieux!

Un quart-d'heure après, la voiture arriva. Le marquis descendit, appuyé sur sa nièce et sur son fils. Ce départ avait l'air d'une fuite. Le vieillard jeta avant de s'éloigner un long regard au fond de l'avenue; tout autour de lui avait un aspect désolé, les grands arbres blancs et noirs semblaient porter le deuil, et les murs du château disparaissaient voilés par d'épais tourbillons de neige. En ce moment, l'horloge sonna quatre heures. Ce timbre sec et argentin vibra jusqu'au fond de l'âme du marquis, et rappela à la fois les souvenirs de vingt-cinq années. Son visage vénérable se couvrit de larmes, il se cacha au fond de la voiture en murmurant :—Partons, mon Dieu! partons! Oh! achevons d'un coup tous ces déchirements!...

Georges et Thérèse se mirent à ses côtés; M. Thévenet s'assit devant lui, et la voiture s'éloigna au grand trot.

Quelques jours après, la famille de Roqueville était installée à Neufchâtel, dans une petite maison de modeste apparence, et dont un badigeonnage récent dissimulait mal la vétusté; mais M. Thévenet et Mme Neal en avaient surveillé l'arrangement intérieur, et le marquis s'y trouva du moins confortable; rien ne lui rappelait sa vie d'autrefois, il n'avait rien gardé de ce qui l'environnait au château de Roqueville; le mobilier tout entier y était resté; Thévenet n'avait fait emporter que le portrait de la marquise de Roqueville. Le salon de la petite maison

de Neuchâtel avait des meubles en bois de royer, de vieux fauteuils profonds et commodes ; ces seuls ornements étaient le piano de Mme Neal et le portrait de la marquise ; mais un ordre parfait, une minutieuse propreté en dissimulaient la simplicité presque pauvre.

Pendant les premiers temps, on put croire que le marquis était résigné ; il avait prié le notaire de se charger entièrement de ses affaires et il ne voulait plus qu'on lui en parlât, non plus que des Roqueville-Bearn. Il était d'une humeur douce, égale et semblait encore plus affectueux qu'autrefois pour son entourage ; mais Georges ni Thérèse ne s'y tromphèrent point, et souvent quand le marquis leur parlait avec une apparence de gaieté, ils échangeaient de tristes regards.

Georges supportait avec courage cette nouvelle vie, et d'abord il ne s'aperçut guère des privations que lui imposait le changement de sa fortune. Tous les matins il sortait avec Lara et faisait une longue promenade ; le reste de sa journée s'écoulait dans un cercle d'occupations douces et monotones ; il lisait et travaillait, le soir il faisait ordinairement un peu de musique avec Mme Neal, puis il jouait aux échecs avec son père. Parfois cependant, Thérèse le surprenait morne, la tête baissée, le regard fixe et animé d'une sombre colère. Alors elle lui disait doucement : — Georges, vous avez encore parlé de ces gens-là avec M. Thévenet ! Pourquoi ces regrets, cette sourde irritation ! Allez, le mépris est le seul sentiment qu'ils doivent vous inspirer ! laissez-les triompher dans leur infamie ; que vous importe ce qu'ils disent, ce qu'ils font !

— Les misérables ! murmurait Georges ; ni le père ni le fils n'oseraient nous regarder en face !

Thérèse fut plus tranquille quand elle sut que les Roqueville-Bearn allaient partir pour Paris. Un jour M. Thévenet lui annonça cette bonne nouvelle. — Ils verront encore la fin de cette fortune, dit-il, je sais qu'ils ont déjà des embarras. Malgré leur richesse, ils n'ont pas grand crédit ; on les méprise. Les honnêtes gens n'acceptent pas leurs invitations ; on ne voit au château que des gens tarés comme eux. Savez-vous qu'ils ont renoncé à la moitié de leur nom ! Ils se font appeler de Bearn, tout court ; c'est pitoyable ! M. Gaston de Bearn cherche à faire quelque grand mariage. C'est un fort bel homme ! et à Paris, où on ne le connaît pas, il pourra épouser une héritière.

— Hélas ! tant mieux pour lui, répondit Thérèse ; tout ce que je désire, c'est qu'il s'éloigne d'ici pour long-temps ! pour toujours ! Si vous saviez comme j'ai craint quelque rencontre entre Georges et lui !

Les MM. de Bearn partirent en effet pour Paris ; mais avant la fin de l'hiver le père y mourut subitement. Il laissait une fortune grévée, et que son fils se hâta de venir disputer aux créanciers et aux gens d'affaires, qui s'étaient déjà abattus comme une nuée de corbeaux sur cette belle terre de Roqueville, dont M. Thévenet avait si bien aidé le marquis à étendre les limites. Il y eut du bruit, des procès, et Gaston de Bearn affectait de se montrer partout le front haut, pour faire face, disait-il, à ses ennemis.

Un matin, tandis que Georges faisait sa promenade ordinaire, Thérèse vint trouver le marquis dans sa chambre :

— Mon oncle, lui dit-elle, vous vous inquiétez de la santé de Georges ; effectivement elle n'est pas bonne. Je crois qu'il aurait besoin d'un autre genre de vie...

— Hélas ! je le sens bien, répondit douloureusement le marquis.

— Oui, reprit Thérèse, le repos le ronge ; des idées de travail, d'ambition lui viennent à l'esprit ; mais que peut-il faire, que peut-il devenir ici ? Il faudrait l'envoyer à Paris pour quelques mois.

— Me séparer de mon fils ! murmura le marquis.

— Mon oncle, il y a encore, pour l'éloigner, un autre motif, un motif qu'il ne doit pas connaître. Gaston de Bearn est ici ; tous les jours on le rencontre dans la ville en tilbury, élaboussant tout le monde. Vous savez quel mépris, quelle haine Georges a dans le cœur. Il ne faudrait qu'une occasion, un mot ; Georges se battrait avec M. de Bearn...

— Il le tuerait ! s'écria le marquis, dont le vieux sang bouillonna.

— Ah ! mon Dieu, dit Thérèse, mais si votre fils, votre fils unique succombait ! Mon oncle, nous sommes si malheureux !... Il faut éloigner Georges ; dès aujourd'hui parlez-lui de ce voyage.

Le marquis comprit qu'elle avait raison, et il se résigna. Le soir, il dit à son fils :

— Georges, tu mènes ici une vie découverte et sans mouvement qui ne te vaut rien.

— Je le sens, mon père, répondit-il ; aussi ai-je pris une résolution.

— Tu ne nous en avais pas parlé, dit le marquis avec quelque étonnement ; voyons, quels sont tes projets, mon fils ?

— De travailler, de faire comme tant de gens qui sont venus pauvres au monde, et se sont créés, par leur talent, une position, une fortune. Mon père, ce ne m'est possible ici ; mais je m'en irai à Paris, j'y ferai mon droit, cela mène

à tout. Plus tard, je pourrai entrer au barreau, dans la magistrature, avoir une place ou un état honorable. Je rendrai l'aisance et le bonheur à votre vieillesse, mes succès vous feront oublier vos malheurs ! N'est-ce pas, mon père, que vous voulez que je parte ; que vous vous résignerez comme moi à la douleur d'une séparation qui ne sera que momentanée ?

— Mon cher fils, cette douleur sera la seule que tu m'aies jamais donnée ! s'écria le marquis, en serrant contre sa poitrine la belle tête brune de Georges.

Quand ce premier mouvement de peine et d'attendrissement fut un peu calmé, la marquis reprit :—J'ai encore quelques vieilles connaissances à Paris ; elles t'accueilleront bien, mon fils.

— Mon père, répondit Georges, si vous le permettez, je ne les verrai pas. Peut-être ai-je tort ; mais je sens qu'il serait fort pénible de me retrouver avec les gens qui nous ont connus quand nous étions dans une autre position de fortune. Je veux vivre à Paris comme un pauvre étudiant, qui a besoin d'économiser sa pension et de travailler ; pour cela, il ne faut pas aller du tout dans le monde.

— Vous avez raison, Georges, dit alors Mme Neal ; vous devez être tout à votre travail ; mais il ne faudra pas pour cela vivre de privations ; nous serons encore fort à l'aise ici en partageant avec vous, mon ami ; vous aurez deux mille francs...

— C'est trop ! interrompit Georges ; il ne vous resterait pas assez !

— Mon Dieu si ! Du reste, nous en ferons juge M. Thévenet, qui sait mieux que nous-mêmes nos ressources. Georges, il faudrait cependant ne pas vivre entièrement seul à Paris. Si vous le vouliez, vous pourriez y voir une personne qui ne vous a pas connu pendant votre fortune...

— Mme la comtesse d'Aire ? dit Georges avec un geste de refus.

— Oui, mon cher enfant ; elle était la parente de sir Harry Neal ; je l'ai beaucoup vue en Angleterre ; il y a long-temps de cela ; mais elle ne m'a pas oubliée, et nous n'avons jamais cessé de nous écrire, de loin en loin. C'est une femme grave, d'un abord un peu fier, mais au fond bonne et charmante. Un cruel accident l'a rendue infirme ; elle ne peut marcher et ne sort jamais. Vous irez la voir, Georges.

— Oui, dit-il, oui, puisque vous le voulez, quand je serai sûr de la trouver seule.

— Elle est veuve et sans enfants, reprit Mme Neal ; mais son père a laissé une fille de son second mariage, et Mme d'Aire l'a fait élever

sous ses yeux, il y a une grande différence d'âge entre les deux sœurs ; Hélène n'a pas dix-huit ans. Je l'ai vue enfant ; elle était blonde, mignonne, vive et mutine ; elle doit être à présent une charmante jeune fille.

— Si j'allais en devenir amoureux ! dit Georges en souriant.

— Hélas ! vous auriez tort, mon cher enfant, dit Thérèse avec un soupir ; mais cela n'arrivera pas.

— Non ! certainement ! répondit-il avec conviction.

Le départ de Georges fut fixé à dix jours de là. M. Thévenet approuva fort cette résolution ; il entrevit pour la famille de son client un nouvel avenir plein de prospérité, il ne rêva pas moins que de voir Georges notaire à Paris ; il pouvait, par lui-même et par son crédit, lui fournir les moyens d'acheter une charge ; une charge de notaire à Paris ! c'était le plus haut degré de fortune et de considération que M. Thévenet pût concevoir pour un homme qui avait besoin de se faire un état. Georges était plein de courage, cependant au moment de se séparer de tout ce qui lui était cher au monde, il était saisi d'une secrète douleur, il redoutait l'isolement où il allait vivre, il regrettait ce modeste intérieur, ces habitudes de douce intimité, ce bonheur de la famille que de si terribles revers, n'avaient pas pu briser.

La veille du départ de Georges, M. Thévenet vint de bonne heure chez le marquis.

— Il court de nouveaux bruits dans la ville sur le compte de Gaston de Bearn, dit-il à Mme Neal ; on assure que sa sœur, Mlle Alice, s'est retirée dans un couvent après avoir fait une donation entre-vifs à son frère : je n'aurais pas passé cet acte là, moi, Joseph Thévenet ! Sans doute, il y a là dessous quelque fraude, quelque violence. On dit encore que la terre de Roqueville est déjà hypothéquée pour les trois quarts de sa valeur. Voilà de quoi faire travailler les gens d'affaires ! M. de Bearn, comme on l'appelle à présent, assure qu'il fera bientôt un mariage qui le tirera de tous ses embarras.

— Mais où passe donc ce grand revenu, tout cet argent emprunté, toute cette fortune si audacieusement volée ? demanda Mme Neal.

— Oh ! répondit M. Thévenet, elle s'écoule dans trois abîmes sans fond, le jeu, la débauche et les procès.

Le même jour Mme Neal sortit avec Georges pour faire une courte promenade. Tristes et préoccupés tous deux, ils prirent machinalement le chemin d'Albeville. En arrivant au bouquet de bois qui domine la côte, ils s'assirent l'un à côté de l'autre au bord de la route. Le temps

était doux, les bois encore dépouillés commençaient à verdier, les arbres fruitiers étaient déjà en fleurs et répandaient dans l'air une senteur amère ; tout était calme et riant dans ces campagnes, sur lesquelles venaient de passer les douces haleines du beau mois d'avril. Georges poucourut du regard la longue avenue, le château, les jardins et murmura avec un profond soupir :—Adieu !..

—Hélas ! pourquoi sommes-nous revenus ici ! dit Thérèse en baisant son visage couvert de larmes..

Lara avait descendu la côte en courant, et, arrêté devant la grille, il aboyait en tournant la tête vers son maître, comme pour l'avertir qu'il reconnaissait leur demeure, qu'ils étaient là chez eux. En ce moment, un tilbury sortit au grand trot de l'avenue : c'était M. de Bearn qui le conduisait. Le cheval, effrayé par les aboiements de Lara, fit un écart ; alors Gaston de Bearn se dressa en proférant une effroyable malédiction, et sangla au pauvre chien un coup de fouet qui lui déchira les flancs. A ce geste, au cri plaintif que poussa Lara, Georges se leva pâle, hors de lui.

—Mon cher enfant, arrêtez ! ne dites rien à cet homme ! s'écria Thérèse épouvantée ; vous ne pouvez pas lui faire l'honneur de vous battre avec lui !..

M. de Bearn passa devant eux au grand trot sans les regarder.

—Oui, murmura Georges en serrant de sa main son front pâle, il est temps que je parte !.. il arriverait quelque malheur !..

Le marquis ne sut rien de cette rencontre, et, le soir, lorsqu'il s'aperçut que Lara, souffrant, restait couché près de son maître, il dit, en le caressant :

—Ce pauvre animal comprend que nous sommes tristes, et il est triste aussi !

—C'est un ami que j'emmène, dit Georges en passant sa main sur la tête blanche et soyeuse de Lara, le seul ami que j'aurai loin d'ici..

—Et vous n'oubliez pas, en écrivant, de nous donner de ses nouvelles, interrompit Thérèse avec un faible sourire.

Tous trois tâchèrent d'être calmes, résignés, de renfermer la douleur de cette cruelle séparation ; mais cette nuit là personne ne dormit chez le marquis de Roqueville. Le lendemain matin, Georges vint se mettre à genoux près du lit de son père, reçut sa bénédiction, embrassa Thérèse, et partit. M. Thévenet l'accompagna jusqu'à la voiture, et dit, en lui serrant la main une dernière fois :

—Monsieur le comte, vous savez que tout ce

que je possède est à votre disposition. Si vous aviez besoin d'un service, n'importe lequel, écrivez-moi ; vous me devez la préférence ; il y a trente ans que je suis le conseil et, j'ose dire, l'ami de votre famille.

—Je le sais, Monsieur Thévenet, dit Georges attendri, et je recommande mon père à vos soins ! Pour moi je vais à la garde de Dieu tenter ce que peuvent le courage, l'amour du travail et le sentiment d'un grand devoir à remplir !

IV.

L'HÔTEL BEAUSEJOUR.

Au centre du quartier latin, près de cette vénérable Sorbonne, fondée par le chapelin de Saint Louis, rebâtie par Richelieu, et où la Faculté de théologie a rendu pendant plus de cinq siècles ses arrêts souverains ; non loin de ce vieil hôtel de Cluny dont M. du Sommerard a fait un si curieux musée, il est une rue sombre, étroite et boueuse qu'on appelle la rue des Maçon-Sorbonne. Le soleil ne s'y montre jamais ; son pavé glissant ne sèche en aucune saison, et, dans les plus beaux jours d'été, on y trouve cette boue éternelle où trempe le vieux Paris. Cette rue des Maçons-Sorbonne, malgré ses maisons hautes et noires, son aspect misérable, sa boue, et la foule bruyante qui la traverse à certaines heures, présente un grand avantage : les logements y sont à très-bon marché. Aussi est-elle exclusivement habitée par ces pauvres étudiants qui apportent de leur province une robuste santé, la volonté de travailler, et douze ou quinze cents francs pour vivre pendant toute l'année scolaire.

Entre ces maisons enfumées, il y en avait une plus grande, plus sombre, plus peuplée que les autres, et que, par une triste ironie, sans doute, on appelait l'hôtel Beauséjour. C'est là que George était descendu. Une chambre au troisième, précédée par un bouge, que le portier appelait pompeusement une antichambre, formait tout son appartement. Le mobilier était assorti à l'aspect de la maison. Il se composait d'un vieux secrétaire, d'une commode neuve en bois de noyer et d'un lit couleur d'acajou, autour duquel retombaient des rideaux à carreaux bleus et blancs, trop courts d'une demi-aune. Devant l'unique fenêtre dont les vitres opaques étaient encadrés dans un châssis vermoulu, il y avait une table noire sur laquelle on avait écrit bien des thèses et bu bien des bols de punch ; il était aisé de distinguer encore les traits, les noms, les hiéroglyphes que traça une plume distraite, et le rond des verres alignées devant le

bol de punch. Sur la cheminée il y avait une pendule qui marquait midi depuis dix ans, et deux tasses fêlées. La tapisserie d'un gris uni avait été ornée d'arabesques noires par quelque artiste désœuvré, dont une autre composition, l'esquisse à la plume d'une Madelaine dans le désert, était restée attachée au mur par quatre épingle. Les autres chambres de l'hôtel Beauséjour n'étaient pas d'un plus grand luxe, mais l'escalier était éclairé jusqu'au premier, on le balayait tous les samedis, et le portier parlait à la troisième personne; aussi la maison passait-elle pour la mieux tenue et la mieux habitée de la rue des Maçons-Sorbonne.

Malgré ce changement de position, ce passage presque subit de l'aisance au plus strict nécessaire, malgré le souvenir de tout ce qu'il avait perdu, Georges n'éprouva d'abord ni de violentes douleurs, ni de violents regrets; il s'était soumis à son sort. Le travail, un travail assidu, remplissait ses journées et ses longues soirées, qu'il passait seul, sans espoir d'un meilleur lendemain. Mais au delà de cette vie dure, solitaire, pleine d'un sombre ennui, il voyait un plus bel avenir, il voyait des succès pour lui, l'aisance et le bonheur pour sa famille. Alors il se mettait au travail avec une nouvelle ardeur, et l'énorme tâche qu'il s'était imposée, lui semblait moins pénible. Il y avait aussi dans son sacrifice un certain orgueil d'un honnête homme qui a fait entièrement son devoir.

De toute son opulence passée, Georges n'avait conservé que deux choses, son beau chien anglais, Lara, et de quoi se vêtir pendant longtemps comme les gens riches, c'est-à-dire avec du linge magnifique, des habits bien faits, des chaussures fines et élégantes. Aussi n'avait-il point du tout l'air d'un pauvre étudiant en droit, vivant modestement dans une triste chambre du quartier latin; sa tournure était plutôt celles des habitués de l'Opéra ou du café de Paris. Les habitants de l'hôtel Beausejour en firent bientôt la remarque, et les jeunes filles de la rue des Maçons-Sorbonne le surnommèrent le beau monsieur.

Georges se serait trouvé bien plus seul s'il n'avait pas eu Lara, ce pauvre chien qui lui tenait compagnie pendant ses longues journées, qui le voyait sortir avec tristesse, et l'accueillait avec joie au retour. Lara comprenait le chagrin de son maître; quand George était fatigué, laissait aller sa plume et restait longtemps le front appuyé sur ses mains, le regard fixe et morne, quand il murmurait douloureusement:—Seul! toujours seul, mon Dieu! le chien se levait et lui poussait doucement le bras de sa tête effilée, comme pour lui dire: Et moi!... Souvent Georges parlait à Lara; il lui parlait de son

père, de Thérèse, de Roqueville, de tous ses ouvenirs; le pauvre animal écoutait; c'était une voix aimée qui s'adressait à lui; il en comprenait les inflexions, et bondissait de joie quand elles devenaient douces et caressantes. Parfois Georges allait faire de longues promenades sur ces boulevards extérieurs, si beaux et si tristes; alors les jeux, les courses désordonnées de Lara le faisaient sourire; le soin de veiller sur lui, de le rappeler, lui causaient une distraction matérielle; il avait un moment de satisfaction lorsque quelque promeneur s'arrêtait pour regarder son chien avec une admiration envieuse, et s'écriait: le beau pointer! le bel anglais! Lara était bien beau en effet, avec sa robe blanche et soyeuse, ses grands yeux intelligents, ses longues oreilles et le fouet immense, signe caractéristique de sa race.

Au bout d'un mois, Georges n'avait encore fait ni reçu aucune visite; quelques-uns des commensaux de l'hôtel Beauséjour avaient essayé de lier connaissance avec lui, mais il s'était arrangé de manière à pouvoir refuser sans affectation leurs avances. Un soir, cependant, il entendit frapper à sa porte, et à peine avait-il eu le temps de l'ouvrir, que Lara se précipita dans la chambre, et alla se blottir sous une chaise en faisant entendre un sourd grognement.

—Monsieur de Roqueville, remerciez-moi, lui dit alors un gros jeune homme en entrant vivement; j'ai vu le moment où votre chien était perdu; un vieux scélérat le flattait depuis un quart-d'heure, là-bas, sur la porte, et lui faisait voir une brioche, de l'autre main, il tenait une corde, et je suis sûr qu'il avait de mauvais desseins; mais je le guettais!..

—Monsieur, je vous remercie de toute mon âme! s'écria Georges; mon pauvre Lara! Et vous avez été assez bon pour monter jusqu'ici avec lui?

—On se doit ces petites complaisances là entre voisins, mon cher Monsieur; je suis votre sin, le no, 27 ci-contre.

Georges se rappela en effet avoir rencontré dans l'escalier cette bonne grosse figure, encadrée dans la plus terrible barbe qu'il fût possible de voir.

—Perdra un si beau chien! reprit le voisin; ça n'est pas drôle! Il n'y a point de police dans ce Paris! car enfin on devrait surveiller les gens suspects.

—Je serai plus soigneux moi-même à l'avenir; je ne laisserai plus ascendre Lara.

—Ce sera prudent; il vaut beaucoup d'argent votre chien, mon cher Monsieur.

—Je ne le donnerais pour rien au monde.

—Je conçois cela ; dans le temps, j'avais un très-beau caniche, que j'aimais beaucoup ; malheureusement, il s'échappa un jour, et je ne le vis pas revenir. J'étais désolé ; je le fis afficher vingt francs de récompense. On m'amena tous les chiens perdus de Paris, des carlins, des barbots, des monstres dont je n'aurais pas donné cent sous ; mais je ne retrouvai pas mon chien ; ça n'est pas drôle !

Dès ce jour Georges revit quelquefois son voisin ; mais leurs relations ne pouvaient pas avoir tout d'abord une grande intimité entre deux hommes d'une nature et d'une éducation si différentes. Le voisin s'appelait Clodomir Dumillet, il portait les cheveux longs, la berbe pointue, et les deux terribles crochets de sa moustache faisaient un singulier contraste avec ses joues pleines et fleuries et sa physionomie débonnaire. C'était du reste un honnête garçon sans esprit, sans usage du monde ; mais d'un caractère jovial, facile, plein de franchise et de bienveillance. Sa mère lui avait laissé une petite fortune, au revenu de laquelle son père, un bon fermier des environs de Caen, ajoutait chaque année quelques suppléments. Clodomir était venu à Paris avec le projet d'étudier le droit, la médecine, n'importe quoi, et au bout de deux ans, il ne savait pas encore à quelle faculté il donnerait la préférence. En entendant, il fumait douze pipes par jour, jouait des castagnettes et se promenait dans l'hôtel en pantoufles à la poulaine, en robe de chambre d'indienne et en bonnet de velours nacarat ; il fréquentait le théâtre du Luxembourg, lisait tous les romans nouveaux et s'endormait tous les soirs en taisant le plan d'une pièce dont il avait écrit le titre : il appelait cela s'occuper de littérature. A travers ses ridicules, Clodomir avait un bon sens naturel, une honnêteté de cœur qui l'empêchaient de faire des fautes ; on ne se moquait même pas trop de lui ; d'abord, parce qu'il était brave, ensuite parce qu'il était obligeant, inoffensif et bon camarade.

L'air réservé, sérieux, presque triste de Georges l'avait frappé tout d'abord ; ce gros garçon, assez commun, aimait la tournure élégante, les manières un peu aristocratiques de ce beau jeune homme qui ne fumait pas, ne se familiarisait avec personne et n'entrerait jamais dans un café. Le contraste de ces habitudes avec celles des autres habitants du quartier latin causa d'abord un grand étonnement à Clodomir, et il s'occupa de Georges avec une curiosité pleine d'intérêt ; pour exciter sa confiance, il commença à lui raconter ses propres affaires.

—Mon cher voisin, lui dit-il un jour, je suis l'homme le plus heureux de la terre...

—Vous êtes la première personne que j'aie en-

tendue convenir si haut de son bonheur, dit Georges, entre un soupir en un sourire.

—Mon Dieu ! de quoi me plaindrais-je ? n'ai-je pas tout ce qu'il faut pour jouir de l'existence ! D'abord je suis jeune, ensuite j'ai de quoi vivre fort à mon aise et me passer même toutes mes fantaisies ; j'ai deux mille francs de rente.

—Il y a bien des gens qui se trouvent pauvres avec cela, dit encore Georges en soupirant.

—Cela dépend, mon cher Monsieur. Avec deux mille francs de rente je ferais assez mauvaise figure en compagnie des jeunes gens qui dinent tous les jours au café de Paris et demeurent sur le boulevard des Italiens ; mais à l'hôtel Beauséjour c'est différent ; je suis un grand seigneur. On n'est pas riche selon le chiffre de son revenu, mais selon le monde qu'on fréquente.

—Cela est vrai, dit Georges en jetant un coup-d'œil autour de lui, et en songeant qu'effectivement il était un de ceux qui faisaient le plus de dépenses à l'hôtel Beauséjour, et que pourtant il lui restait toujours de l'argent à la fin du mois.

—Aussi me garderais-je bien de sortir du pays latin, reprit Dumillet. Allez, c'est un beau pays ! Vous vous y trouverez bien quand vous y aurez pris vos habitudes. Dans les commencements on s'ennuie un peu, on n'est au fait de rien...

—Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, je travaille, dit Georges ; c'est pour travailler que je suis venu à Paris.

—Tout comme moi, mon cher Monsieur ; mais on ne peut pas toujours vivre comme cela vis-à-vis soi-même. Vous seriez bien de prendre quelques distractions. D'ailleurs, vous travaillez trop, cela peut nuire à votre santé, et tomber malade dans un hôtel ; ça n'est pas drôle...

—Oui, ce doit être horriblement triste, dit Georges, dont le cœur se serra, car il se souvint d'une maladie pendant laquelle son père et Thérèse n'avaient pas quitté le chevet de son lit, où, pendant ses longues nuits de douleur et d'insomnie, il entendait autour de lui ces voix aimées qui le plaignaient.

—Mais si ce malheur arrivait, je serais là, reprit vivement Clodomir ; un ami malade ! on ne le quitte plus ni jour ni nuit !... Nous sommes en ce monde pour nous entraider. C'est comme dans un moment de gêne, s'il vous manquait de quoi attendre la fin du mois...

Monsieur, je vous remercie ; cela ne m'arrivera jamais, j'espère, interrompit vivement Georges.

—Cela m'est arrivé à moi. Une fois, j'attendais de l'argent du papa depuis dix jours ; ça n'est pas drôle ! C'était le portier, ce coquin de Rigollet, qui avait oublié de me donner la lettre ; il n'en fait pas d'autres ! Enfin, mon cher voisin,

quoi que vous ayez à me demander, vous savez que je suis tout à votre service, ne vous gênez pas.

Georges finit par s'habituer à ces familiarités ; il trouva Clodomir si bon, si obligeant ; il distingua à travers ses manières vulgaires une telle délicatesse de sentiment, un cœur si loyal, qu'il excusa volontiers ses ridicules et prit pour lui une sorte d'affection ; mais cela n'allait pas encore jusqu'à la confiance ; jamais il ne lui avait parlé de son père, ni de Thérèse.

Il y avait deux mois passés que Georges était à Paris, et au milieu de sa vie solitaire et laborieuse, il n'avait eu d'autre distraction, d'autre joie, que les lettres de son père et de Thérèse. Les jours où ils les recevait étaient des jours moins tristes ; il avait plus de courage et d'espoir, en voyant combien on s'occupait de lui, combien on l'aimait, avec quelle foi on comptait sur ses succès.

Thérèse avait tant insisté pour que Georges vit Mme d'Aire, qu'un jour il s'était présenté chez elle ; mais la comtesse était à la campagne depuis une semaine, et ne devait revenir à Paris qu'au commencement de l'hiver.

Georges en éprouva une sorte de contentement. Cette visite lui pesait ; il avait ressenti une sorte de malaise, lui, le pauvre commensal de l'hôtel Beauséjour, en passant la haute porte-cochère, en montant les degrés du large perron, en entrant dans le magnifique vestibule de l'hôtel que Mme d'Aire habitait dans le faubourg Saint Honoré.

—Clodomir a raison, se dit-il, que vient faire ici un pauvre étudiant en droit ! En le voyant arriver à pied, les valets diront qu'il y apporte la boue du quartier latin, et les maîtres le recevront comme un pauvre diable qu'il faut avoir une fois à diner. Ma visite est faite maintenant ; je ne reviendrai plus.

Quelque jours plus tard, Mme Neal écrivit à Georges :

« J'ai reçu une lettre de Mme d'Aire, mon cher enfant ; elle me parle longuement de vous et du regret qu'elle a eu en apprenant que vous êtes venu lui faire votre visite justement le lendemain de son départ pour la campagne. Pourquoi donc avez-vous tant tardé ?... Est-ce que vous avez peur de devenir amoureux d'Hélène, mon pauvre Georges ? c'est une folie qui m'est passée dans l'esprit et que j'ai eu tort de vous dire. Du reste, rassurez-vous, Mme d'Aire m'écrit qu'une foule de prétendants sont sur les rangs, et qu'Hélène va sans doute faire un choix. Elle a un million de dot et toute la fortune de sa sœur en espérance ; c'est à peu près ce que j'apportai en mariage à sir Harry Neal.... Que Dieu la rende heureuse ! »

Quelques jours plus tard, Georges reçut une autre lettre, qui le jeta dans une grande préoccu-

pation et d'étranges perplexités ; elle était de la comtesse d'Aire elle-même.

« Monsieur, lui écrivait-elle, je voudrais bien ne pas ajourner jusqu'à mon retour à Paris le plaisir de faire votre connaissance. Il y a longtemps que Mme Neal me parle de vous dans ses lettres, et vous n'êtes plus un étranger pour moi. Si un séjour de quelques semaines à la campagne ne devait pas trop vous déranger de vos occupations, j'insisterais pour que vous vinsiez passer quelque temps aux Charmilles. Vous y trouverez du repos, la liberté de travailler et des personnes qui seraient fort heureuses de vous voir. Mme Neal vous a dit, sans doute, que je suis une pauvre femme infirme qui ne peut pas aller chercher les distractions, les plaisirs du monde, et que c'est une bonne œuvre de venir me visiter. Je vous attends donc Monsieur, et j'espère vous rendre le séjour des Charmilles assez agréable pour que vous desistiez à y demeurer quelque temps en famille. »

Il y avait dans cette invitation un ton de familiarité bienveillante à laquelle Georges était loin de s'attendre : il comprit que Mme d'Aire y avait mis d'autant plus d'empressement et de grâce qu'elle savait ses revers de fortune ; qu'elle connaissait bien sa position, puisque la lettre était adressée à M. de Roqueville, étudiant en droit, et il fut fort touché de son procédé. Pourtant l'idée de se retrouver momentanément au milieu de ce luxe, de ces habitudes élégantes auxquelles il avait fallu renoncer, l'épouvantait ; il craignait, en revenant des Charmilles, de trouver sa petite chambre plus noire, son ameublement plus délabré, l'aspect de l'hôtel Beauséjour plus misérable et la rue des Maçons-Sorbonne plus sombre et horriblement triste. D'un autre côté, il songeait au bonheur de se trouver en plein air, de respirer la fraîche odeur des prés, de revoir la jeune verdure des arbres, les eaux transparentes, les bois silencieux ; il songeait à la joie de Lara, bondissant devant lui à travers la forêt, il songeait aux causeries du soir, dans le salon de Mme d'Aire, près de son fauteuil de malade, et à la bonne hospitalité qu'on lui offrait avec tant de grâces.

Au milieu de ses perplexités il montra l'invitation à son voisin.

—Et vous n'acceptez pas ! s'écria Clodomir : à votre place je serais déjà là-bas.

—Mais ne me disiez-vous pas un jour que de pauvres étudiants comme nous ne doivent jamais perdre de vue le quartier latin ?

—Je n'ai pas dit cela ! d'abord nous ne sommes pas pauvres ; ensuite il ne s'agit pas d'élire pomicile dans les beaux quartiers de Paris, il s'agit d'aller dans une maison où vous serez comme chez vous. Là bas vous n'êtes plus étudiant en droit ; vous êtes M. de Roqueville, un beau jeune

homme bien mis, très-aimable, assez fort au billard, grand chasseur, sans compter que vous arrivez suivi d'un chien dont un amateur donnerait hardiment vingt-cinq louis ; tout cela fait honneur !

—Ainsi donc, Dumillet, vous me conseillez d'accepter !

—Certainement, quoique... je vais m'ennuyer terriblement pendant votre absence et celle de Laru. Quand on a l'habitude de voir les gens tous les jours et qu'on se retrouve ensuite seul, ça n'est pas drôle ! mais vous m'écrivez...

—Sans doute, mon ami, dit Georges en lui tendant la main.

A ce mot, à ce geste, Clodomir fit une demi-piroquette pour dissimuler une sorte d'attendrissement mêlé d'orgueil ; c'était la première fois que Georges l'appelait son ami.

—Vous me laisserez la clé de votre chambre, dit-il, j'aurai soin de vos effets et je ferai tant de bruit là-bas qu'il faudra bien que toutes ces pattes de mouches disparaissent de dessus la muraille : au retour vous trouverez un papier neuf. Quand comptez-vous partir ?

—A présent que je suis décidé, le plus tôt possible, répondit Georges ; je vais écrire à Mme d'Aire, et après-demain soir je serai aux Charmilles.

[A CONTINUER.]

REVUE DES MODES DE PARIS.

1 Mars.

ENSEMBLE DE TOILETTE.—*Négligé du matin.*

—Robe de chambre en mérinos écossais, à carreaux violets et verts ; manche religieuse, sous laquelle on aperçoit la manche plissée blanche. Baigneuse en valencienne, ornée de nœuds de satin vert. Pantoufles en cachemire noir, brodées en vert et lilas.

Toilette de ville.—Robe de pékinet gris à petits dessins changeants. Cachemire long, vert-bleu. Chapeau en velours épinglé blanc, orné d'un bouquet de plumes de coq. Col et manchettes en mousseline brodée.

Négligé du soir.—Robe en moiré paille, garnie sur le devant du jupon et au corsage de deux larges chefs en passementerie. Manches pagodes, même passementerie autour. Berthe en tulle bouillonné, un camélia cerise et blanc au milieu du corsage. Mouchoir sylphide.

Toilette du soir.—Robe de satin rose, broché blanc ; deux hauts volants en point d'Angleterre. Coiffure *Hélène*. Mouchoir riche, éventail et bouquet.

PSYCHÉ.

LE TRIOMPHE D'UNE FAUSSE NOTE.

Chanter faux est chose horrible, quand elle n'est pas sublime... Pour expliquer ce mot, que l'on nous permette de raconter une anecdote qui, nous l'espérons, ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs, et dont l'art pourra aussi faire son profit.

Deux castrats, chanteurs célèbres, Cafariello et Ezzechiello, vivaient à Naples aux seizième siècle. Cafariello chantait un morceau où il dépeignait les tourments d'un amour trahi. A un passage, le plus pathétique de la scène, qui traduisait un adieu de désespoir, il n'était pas un seul auditeur qui n'éprouvât une sensation douloureuse, dont le cœur ne fût oppressé et dont les larmes ne coulèrent avec abondance ; mais l'impression était trop profonde pour que personne songeât à applaudir.

Témoin de ce succès, Ezzechiello se mit à étudier le même soir. Entre ces chanteurs, les chances de la lutte étaient d'ordinaire égales. Quelques jours après, Ezzechiello fut prêt, et chanta le morceau devant le même public qu'avait si fortement impressionné son rival. A peine eut-il dit, avec l'accent le plus pénétrant, la voix la plus belle, le passage attendu, qu'un tonnerre d'applaudissements éclata et couvrit la voix du chanteur.

—On applaudit, on ne pleure pas ; j'ai donc manqué mon effet, dit l'artiste avec douleur.

Il alla trouver Cafariello, et lui demanda naïvement le secret de son triomphe.

—Tu n'as pas remarqué, lui répondit celui-ci avec le même abandon de grand artiste, que lorsque j'attaque ce passage, mon intonation arrive douloureusement, avec effort, et qu'elle reste légèrement au-dessous du ton ; c'est alors que, redoublant l'expression sur cette intonation équivoque, je produis un tiraillement horrible qui affecte péniblement l'oreille et déchire l'âme, effet auquel toutes les merveilles de ton exécution ne te feront jamais atteindre.

(L'Entr'Acte.)

L'ENFER EST MORT.

L'enfer est partout ; car partout le démon tend ses pièges, partout on se damne avec plus ou moins de facilité. L'Enfer ne peut donc pas mourir, il est éternel comme la nature, mais il peut supprimer une de ses succursales et mettre à la réforme quelques uns de ses employés. C'est ce qui est arrivé à Paris et ce qui vient d'avoir lieu à Londres.

Frascati, était un enfer, un Ténaro situé rue Richelieu, un Achéron sans Cerbère; tout le monde y était admis, mais cet enfer constitutionnel était bien loin d'égaliser son confrère de Londres. En anglais, l'enfer s'appelait le club Crawford.

On n'y jouait point comme à Paris de modiques pièces de vingt francs, on ne courait pas la chance d'y voir des gens se brûler la cervelle de désespoir d'avoir perdu trente francs à la roulette; on n'y voyait pas de pauvres hères combinant sans cesse d'éternelles martingales qui devaient, au bout d'un an, produire quarante sous de bénéfice. Pour être admis dans le Frascati d'Albion, il fallait être noble ou millionnaire, ce qui est absolument la même chose aujourd'hui.

Crawford, le Pluton de cet enfer, était un ancien valet de chambre qui avait commencé sa fortune aux Indes, et qui était venu l'achever devant un tapis vert. En homme habile, Crawford avait chassé toutes les femmes de son établissement; il n'en avait admis qu'une seule, la fortune. Les femmes donnent des distractions au joueur; elles s'emparent du bénéfice le plus net de la partie engagée, elles augmentent la réputation d'immoralité de ces localités si immorales. En les expulsant de son club, Crawford agit en profond moraliste, en diplomate habile. Ce sont les femmes qui ont fait fermer les salons de Frascati.

On ne saurait se faire une idée de la quantité des sommes engagées dans cet enfer. Le râteau de Crawford a remué les richesses des Royaumes-Unis. En une seule nuit, le duc de Devonshire y perdit plus de deux millions de notre monnaie; le duc de Wellington venait quelquefois y compromettre ses marquisats d'Espagne et ses comtés d'Écosse, avant qu'il ne fût si sujet aux attaques d'apoplexie; Brummel, le prodigieux Brummel, y a fait et défait plusieurs fois l'édifice de sa fantastique fortune. Crassus, Casanova, Beaumarchais, M. Hope, tous les grands joueurs antiques et modernes, n'auraient pas produit la moindre sensation au club Crawford.

Le célèbre tranquier a fermé ces jours derniers son enfer, il trouve qu'il y avait assez longtemps qu'il était riche, et il a voulu commencer à jouer. Crawford a abdiqué, il songe à se faire nommer membre de la chambre des communes, et à s'occuper de politique. Il n'aura fait que changer de jeu.

Les jeunes lords songent à édifier un nouveau club Crawford, et ils cherchent un banquier assez riche pour lutter avec eux.

(L'Entr'Acte.)

AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrons cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS et DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRECHETTE & CIE.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.